



HAL
open science

Les vases "communicants" à Athènes, des offrandes de l'Acropole aux premiers banquets sur l'Agora

Laurence Baurain

► **To cite this version:**

Laurence Baurain. Les vases "communicants" à Athènes, des offrandes de l'Acropole aux premiers banquets sur l'Agora. *Ktèma: Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 1998, 23, pp.125-136. hal-03168502

HAL Id: hal-03168502

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-03168502>

Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Les vases «communicants» à Athènes, des offrandes de l'Acropole aux premiers banquets sur l'Agora

RÉSUMÉ. — Étude, à travers quelques vases inscrits d'Athènes, de pratiques archaïques situées à mi-chemin entre privé et public. Deux coupes-skyphoi de l'Acropole, portant une «marque de propriété» et associées à un abondant matériel de banquet du VII^e s. av. J.-C., permettent de proposer une nouvelle interprétation du «bâtiment A», comme lieu de réunion d'un groupe d'hommes préfigurant les *prytaneis* classiques.

ABSTRACT. — This study, based on some inscribed Athenian vases, deals with Archaic behaviours which are midway between private and public. Two *skyphoi* from the Acropolis, bearing 'owners' marks' and associated with an abundant set of dining ware from the seventh century BC, lead to propose a new interpretation of 'Building A' as the meeting place for a group of men prefiguring the *prytaneis* from the Classical period.

Les vases en terre cuite, même s'ils sont avant tout des objets utilitaires, n'ont jamais été confinés dans les espaces strictement privés ; des récipients de nature identique ont été mis au jour aussi bien dans des habitations et des nécropoles que dans des sanctuaires et des lieux manifestement publics. Si leur aspect n'en était pas affecté, il semble toutefois que ces vases retrouvés dans des endroits si différents avaient des fonctions, elles aussi, fort diverses. Puisque ni la forme ni même le décor de ces objets ne constituent des critères suffisants pour définir leurs statuts, puisque les lieux de découverte ne sont pas toujours aussi parlants qu'on le souhaiterait, on s'efforcera de lire dans les inscriptions que portent certains de ces objets le témoignage de pratiques concrètes, qui ne relèvent véritablement ni tout à fait du privé ni tout à fait du public, mais se situent dans une sorte d'intersection entre ces deux univers.

Ma réflexion portera sur quelques vases inscrits trouvés à Athènes, sur l'Acropole et sur l'Agora, lieux éminemment publics.

Sur l'Acropole, où l'espace sacré recoupe l'espace public, les inscriptions vasculaires de l'époque archaïque montrent souvent, mieux que tout autre élément, de quelle *publicité* le dédicant souhaitait entourer son offrande.

Cela peut se manifester, à un niveau immédiatement appréhendable, par une certaine monumentalité de l'inscription de consécration. J'en prendrai pour premier exemple le fragment Acr. 380 (1), qui provient sans doute d'une amphore protoattique, à dater selon toute vraisemblance d'avant 630 av. J.-C. Les lettres, dont on n'a pas la limite inférieure, devaient être hautes d'environ 3 cm, soit trois fois plus que dans la majorité des cas. On a là, très clairement — et pour la première fois de façon incontestable sur un vase d'Athènes —, la

(1) Cf. AA, 1893, p. 17 ; P. Kretschmer, 1894, p. 233 ; B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1925, n° 380, p. 39 et pl. 13 ; L. H. Jeffery, 1990, p. 76, n° 5b ; H. R. Immerwahr, 1990, n° 12, p. 9.

fin d'une dédicace écrite dans le sens rétrograde, avec la séquence $\epsilon\kappa\epsilon$ qui permet de restituer l'aoriste $\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\epsilon(v)$. Ces trois lettres nous suffisent également pour savoir que le vase, malgré le caractère plutôt voyant de son inscription de consécration, n'a pas été dédié par un corps constitué (la forme verbale serait alors au pluriel), mais par un homme agissant à titre personnel. Cependant la consécration d'un objet, même quand il s'agit d'une démarche privée faite par un individu et n'impliquant véritablement que lui et la divinité, devient, dès lors qu'une inscription la proclame, surtout avec une telle force, quelque chose de public, et elle le demeure jusqu'à la disparition de l'objet. On revendique, devant la communauté humaine à laquelle on appartient, le geste posé vis-à-vis du dieu. Certes, la présence d'une inscription ne change rien au geste de consécration, mais elle le rend mémorable. Longtemps après, le visiteur pourra savoir, sans qu'il lui faille solliciter une aide extérieure, qui a offert le vase au dieu. En quelque sorte, et pour employer des expressions un peu trop modernes, c'est une information qui est tombée dans le domaine public, mais qui porte sur une affaire, à l'origine, privée.

Dans le registre de la monumentalité, la palme revient, au moins en ce qui concerne l'Acropole, à un autre fragment d'amphore, AP 177 (?), à dater aussi du VI^e s. et retrouvé sur le versant nord. Les lettres, peintes sur la saillie externe de la lèvre, y atteignent une hauteur de 6 cm. Là encore, il doit s'agir d'une dédicace, mais sans doute combinée à une signature de potier ou de peintre ; en effet, après un *sigma* qui semble être la lettre finale d'un anthroponyme, sont conservés également un signe diviseur, puis *mu* et *epsilon*, ce qui conduit à restituer une formulation du type ... ζ μ' $\acute{\epsilon}\pi\acute{o}\iota\eta\sigma\epsilon\nu$ (ou μ' $\acute{\epsilon}\gamma\gamma\alpha\phi\alpha\sigma\epsilon\nu$) $\kappa\alpha\iota$ μ' $\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\epsilon\nu$, plutôt qu'un improbable ... ζ μ' $\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\epsilon\nu$. Car si les individus qui commandaient ou exécutaient pour eux-mêmes des vases porteurs de telles dédicaces recherchaient, outre la bienveillance d'Athéna, une certaine publicité, il convient parfois de prendre ce mot de «publicité» dans l'acception la plus fréquente de nos jours : un nombre non négligeable de vases inscrits retrouvés sur l'Acropole ont été consacrés par des céramistes ou des propriétaires d'ateliers, qui pouvaient certes agir à titre privé en offrant à la déesse les prémices de leur production d'artisans (3), mais qui ont également vite compris qu'une telle offrande pouvait servir de vitrine à leur talent et leur amener des clients.

Cette pensée a dû au moins effleurer le potier du canthare Acr. 2134 (4), vers 560-550 av. J.-C., quand il a incisé ou fait inciser, sur la bande rouge qui souligne cette gigantomachie célèbre, une dédicace-signature très explicite, disant qu'Untel «a consacré ce vase à Athéna, l'ayant fait lui-même». Les caractères subsistants, v : $\alpha\theta\alpha\nu\alpha\iota\alpha\iota$: $\alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma\pi\omicron\iota$, permettent en effet de restituer, mais sans le nom du dédicant, $\acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\theta\eta\kappa\epsilon\lbracket v$: $\text{'}\alpha\theta\alpha\nu\alpha\iota\alpha\iota$: $\alpha\upsilon\tau\omicron\varsigma\pi\omicron\iota[\eta\sigma\alpha\varsigma$.

On pourrait multiplier les exemples. Mais il n'est pas question, bien sûr, de réduire la complexe notion de *public* à la seule *publicité*, quoi que l'on entende derrière ce mot. C'est cependant en vain que l'on chercherait, dans le matériel céramique de l'Acropole, un vase où se lirait l'indication qu'il s'agit d'une offrande de la Cité ou même seulement d'une fraction du corps civique (5). Dans quelques cas, on voit pourtant apparaître au sein des représentations figurées

(2) M. Z. Pease, 1935, n° 38, p. 242, et fig. 14, p. 241 ; L. H. Jeffery, 1990, p. 76 n° 5c ; H. R. Immerwahr, 1990, n° 14, p. 9-10, et fig. 12, pl. 2.

(3) Parmi les vases offerts comme prémices, on connaît notamment Athènes MN 15163 (Acr. 601) — cf. B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1925, p. 67 et pl. 28 ; *ABV* 80/1 ; *Para* 30 ; *Beazley Addenda*² 22 — où la formule de consécration est peinte, et deux vases sur lesquels elle est incisée, cf. B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, p. 118, n° 1340 et n° 1354 (pour ce dernier, également *ibid.*, pl. 93).

(4) La bibliographie, abondante, est rassemblée pour l'essentiel dans *ABV*, p. 347, et dans *Beazley Addenda*², p. 94. Pour l'illustration, on se reportera à la pl. 94 de B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1925 (dessins).

(5) Cf. toutefois ci-dessous, n. 8.

des personnages qui doivent être publics. Mais l'objet semble toujours devoir son existence et sa consécration à une initiative privée.

La coupe Acr. 1632 (6), façonnée et dédiée vers 560-550, est fort intéressante de ce point de vue. Sur la face B, le peintre a représenté une course de chars où chacun des attelages est identifié par une inscription. Dans la plupart des cas, l'indication consiste en un adjectif au féminin pluriel, qui qualifie les cavales ; on rencontre ainsi, de gauche à droite, les Libyennes, les Mégariennes, les Béotiennes, les Lacédémoniennes et, comme attelage de tête, les Athéniennes. Un quadrigé thébain, en deuxième position, est désigné au moyen de l'adverbe Θήβηθεν, peut-être pour souligner un statut particulier par rapport à celui des cavales béotiennes (si du moins il s'agit bien de la Thèbes de Béotie). Comme d'autre part deux des inscriptions nomment le char «de Phoxos» (φοχσο), qui doit être le tyran de Chalcis (7), et le char d'un certain Labès (λαβετος), il faut sans doute voir dans la scène représentée une compétition qui a réellement eu lieu, opposant plusieurs cités du monde grec. Mais, là encore, le vase a été consacré à titre privé par un homme dont nous savons seulement, grâce à la dédicace incisée sur le bord, que le nom de son père se finissait en -υιος. Ce dédicant était sans doute le propriétaire du quadrigé athénien, vainqueur dans un concours on ne peut plus officiel. Toutefois, en consacrant cette coupe même en son seul nom, l'homme rend à l'événement une dimension publique, d'autant plus que l'inscription choisie pour désigner l'attelage gagnant fait de son triomphe celui de la Cité d'Athènes ; l'objet se trouve dès lors dans une situation de tension entre l'image qu'il porte (et qui décide elle aussi de son statut) et le caractère privé de la démarche qui l'a placé là.

Il semblerait donc que, sur l'Acropole, les vases en terre cuite n'aient pu convenir qu'à des offrandes privées, les consécration de magistrats dans le cadre de leurs fonctions comme les actions de grâces d'un segment ou de l'ensemble du corps civique se devant de recourir à des matériaux plus nobles. Mais il reste toute une série de vases, généralement des coupes, où se lit ce que l'on pourrait appeler une dédicace passive anonyme, *ιερατεσσαθηναιας*, «(coupe) sacrée d'Athéna» ou, avec une variante, *ιεραειμιτεσσαθηναιας*, «je suis la (coupe) sacrée d'Athéna». Je rapprocherai ces récipients d'autres coupes, en usage sur l'Agora essentiellement au ^{ve} siècle (et, de façon plus sporadique, jusqu'au ^{1er} siècle av. J.-C.) — dans le Prytanikon et dans l'angle nord-ouest de la place — et portant simplement la ligature *delta-epsilon* (du ^{iv} au ^{1er} siècle, *delta-êta*) pour *δημόσιον* (8). Dans les deux cas, on exprime une propriété

(6) B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1925, n° 1632, p. 173-174 et pl. 84 (dessins) ; W. Peek, «Epigraphische Nachträge», dans B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, p. 130.

(7) Cf. Arstt., *Pol.*, V, 4, 9 (V, 4, 6 Susemihl-Immisch) : «καὶ ἐν Χαλκίδι Φόξον τὸν τύραννον μετὰ τῶν γνωρίμων ὁ δῆμος ἀνελὼν εὐθὺς εἶχετο τῆς πολιτείας». J. Aubonnet, dans son édition des livres V et VI de la *Politique* (CUF, 1973), p. 168, n. 3, situe les tyrannies d'Antiléon et de Phoxos, courtes parenthèses dans le régime oligarchique que Chalcis semble avoir connu jusqu'en 506, vers le milieu du ^{ve} s.

(8) Deux fragments de coupes portant cette ligature ont été retrouvés sur l'Acropole (cf. B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, p. 127, sous le n° 1517, N 394, et *ibid.*, p. 128, sous le n° 1523, N 454). Le fait est surprenant, mais il paraît difficile d'en tirer la moindre conclusion, face aux séries de l'Agora, bien mieux fournies ; cf. S. I. Rotroff et J. H. Oakley, 1992, p. 36 et n. 8. Notons d'emblée que la marque publique ne constitue en aucune façon une dédicace de la Cité. En outre, la présence de cette même marque sur un fragment de paroi de pyxis (Acr. 1529, B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, p. 128 — omis dans la note citée ci-dessus de S. I. Rotroff et J. H. Oakley, 1992) incite à penser que la ligature *delta-epsilon* pouvait, dans certains cas, être tout simplement imitée (sur l'Agora, elle n'apparaît jamais sur un vase de ce type). On a d'ailleurs, sous le n° 1523 de B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, un autre fragment de coupe sans tige ou de skyphos, N 453, qui porte ΔΕ ΔΕ et non pas la séquence simple comme N 454. Enfin, les trois vases qui présentaient cette ligature s'inscrivent dans une assez vaste série de pièces marquées, après cuisson, de ce qui est caractérisé dans B. Graef et E. Langlotz (éd.), 1933, p. 126-129, comme «Besitzerinschriften» et «merkantile Zeichen» (le dossier serait à reprendre et les catégories à affiner), et pourtant retrouvés sur l'Acropole ;

inaliénable qui transcende la propriété privée, propriété publique dans le cas des coupes réservées à l'usage des prytanes, des archontes et peut-être des hipparques et des phylarques⁽⁹⁾, propriété sacrée dans le cas des coupes appartenant à Athéna ; on pourrait d'ailleurs envisager que ces dernières remplissaient une fonction proche de celle de la vaisselle civique (elles auraient pu, par exemple, être réservées aux besoins du culte ou à l'usage des prêtres). Il est difficile toutefois d'y voir clair, tant cette inscription répétitive est finalement peu explicite.

Quoi qu'il en soit, il est peut-être important de noter d'une part que les vases de l'Acropole qui se revendiquent comme des offrandes affirment, dans leur grande majorité, avoir été dédiés par tel ou tel, d'autre part que la formule de consécration n'y apparaît pas, comme dans les dédicaces « passives », au présent de la vérité générale et éternelle, mais à l'aoriste. Elle enregistre de ce fait une action humaine passée, mais initiatrice de l'état actuel, de ce statut très spécial de l'objet, à mi-chemin sans doute entre privé et public. Un tel vase en effet n'appartient plus à son dédicant mais il rappelle en permanence, grâce à l'inscription de consécration, qui était ce dernier. Ce vase est par ailleurs devenu propriété de la divinité, donc propriété sacrée et non plus privée, mais il reste visible de la communauté humaine, qui seule peut lui garantir ce statut.

Sur l'Agora, on s'attendrait à ce que tout relève de la vie publique. Pourtant un nombre assez élevé de vases parmi ceux qui y ont été découverts portent des inscriptions à première vue contradictoires avec la destination des lieux.

En effet, à côté de quelques objets bien connus où se lit l'indication de leur appartenance au *dèmos* (mesures officielles, vaisselle réservée aux repas de certaines catégories de magistrats), des vases portent, incisées ou peintes, des inscriptions proclamant que le vase « est à » tel ou tel individu. Les exemplaires les plus anciens, dès le VII^e siècle, sont, pour leur ancienneté même et leur nombre forcément réduit, à considérer avec précaution. Mais ils sont aussi les plus intéressants, parce que, réunis à d'autres éléments, ils nous permettent de détecter des pratiques fondatrices, liées à la naissance de la Cité.

La plus connue de ces pièces est peut-être la coupe-skyphos Agora P 4663 (fig. 1)⁽¹⁰⁾, à dater du milieu du VII^e siècle, où subsiste l'inscription suivante, incisée avant cuisson : $\theta\alpha\rho\iota\epsilon\mu\mu\pi\omega\tau\epsilon\rho\iota\omega\nu$, « je suis le vase à boire de Tharrias ». Le libellé est d'un type connu, que l'on a coutume d'appeler « marque de propriété privée ». Mais une telle appellation ne doit que très rarement correspondre à la réalité qui se cache derrière la formule.

Dans *Agora*, XXI, M. Lang a regroupé 334 pièces, dont celle-là, sous la section « Private ownership ». Elles couvrent une vaste période, allant du premier quart du VII^e siècle av. J.-C. au VI^e siècle après, et portent toutes au moins une inscription relevant de cette catégorie, généralement apposée après cuisson, probablement par l'utilisateur lui-même — tandis que

la ligature pourrait donc, à la limite, ne représenter qu'un griffonnage de personnalisation. Pour les quatre saurotères semblablement inscrits et retrouvés sur l'Acropole, qui sont plus susceptibles d'avoir, au moins à un moment donné, connu un véritable statut public, cf. A. Johnston, 1976.

(9) Pour ce qui concerne les repas publics autres que ceux des prytanes, cf. S. I. Rotroff et J. H. Oakley, 1992, p. 36-46 et p. 59.

(10) R. S. Young, 1939, B 55, p. 124-126 et p. 226-227 ; L. H. Jeffery, 1990, p. 69, 76 n° 4, et pl. 1 ; M. Guarducci, 1967, p. 137 n° 2 et fig. 29 ; B. A. Sparkes et L. Talcott, 1970, p. 7 ; M. Lang, 1976, F 3, p. 30 et pl. II ; H. R. Immerwahr, 1990, n° 19, p. 11, et fig. 11, pl. 2. Hauteur 10 cm ; diamètre de l'ouverture 18,5 cm. L'intérieur et l'extérieur du vase étaient entièrement recouverts d'un vernis noir épais, à l'exception d'une bande réservée à hauteur des anses ; cette couverte a disparu et n'est plus repérable qu'à de rares traces.

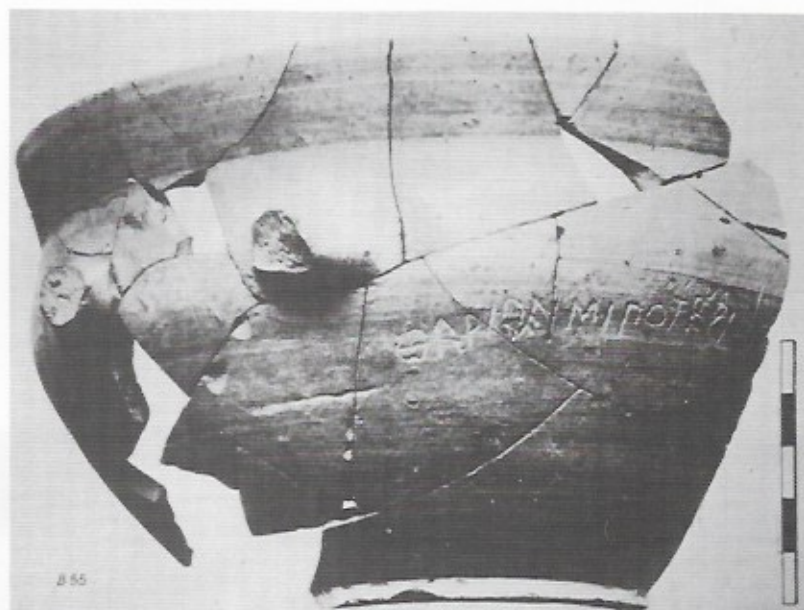


FIG. 1. — Agora P 4663 (d'après R. S. Young, 1939, fig. 89, p. 125).



FIG. 2. — Matériel associé à P 4663 (d'après R. S. Young, 1939, fig. 88, p. 123).

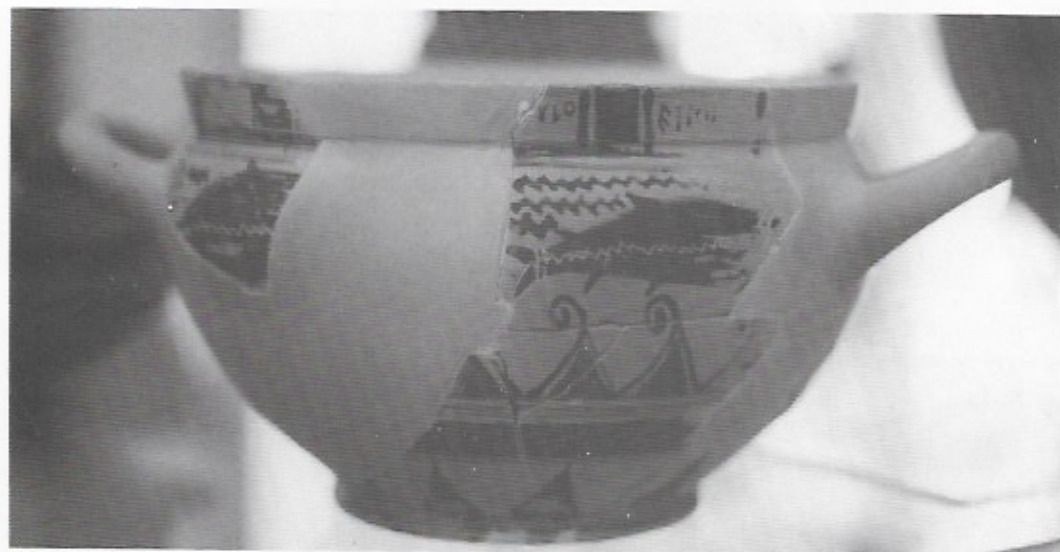


FIG. 3. — Agora P 7014.

la coupe de Tharrias a été commandée, de même que l'inscription qu'elle porte. Dans ces formules, l'anthroponyme peut être au génitif (72 cas), au nominatif (51 occurrences) ou, plus rarement, au datif (4 cas). Très souvent, le nom est abrégé, mais une telle pratique semble être apparue seulement au VI^e siècle, et plutôt vers la fin de ce siècle. Les énoncés développés, comme celui de la coupe de Tharrias, se limitent à vingt et un. M. Lang, s'interrogeant sur la raison d'être de telles inscriptions, a abouti à la conclusion que les vases où elles figurent étaient utilisés au sein de «clubs» se réunissant, dans divers édifices de l'Agora, pour des repas communs. On s'explique assez bien, en effet, le recours à ce type de formule dans un contexte où chaque individu souhaite rester lui-même tout en étant membre du groupe. À la lettre, l'inscription exprime la propriété privée, mais cette expression même n'aurait pas de sens dans un cadre strictement privé ; en fait, la formule note, plutôt qu'une propriété véritable et permanente, un usage personnel et répété, qui ne peut s'effectuer que dans le lieu de réunion de l'association.

Ce type d'inscription apparaît comme la manifestation d'un univers qui participe à la fois du privé et du public. C'est l'expression de l'individualité au sein d'une collectivité de pairs, par le biais de l'affirmation d'un usage personnel dans un lieu semi-public. L'objet, singulier par lui-même mais singularisé plus sûrement encore par l'inscription, est comme la matérialisation de cette interpénétration de deux mondes.

Revenons à la coupe de Tharrias. Elle a été mise au jour au sud de la future Tholos, dans un remplissage de la fin du VI^e siècle av. J.-C. qui correspond à une réfection du mur d'enceinte de l'enclos aux tombes géométriques⁽¹¹⁾. Pour Young, les tessons trouvés dans cette couche (fig. 2), tous datables du VII^e siècle, pourraient provenir, à l'origine, de la zone des tombes⁽¹²⁾. Outre le fait que l'argument qu'il avance pour cela, à savoir le caractère complet de plusieurs des vases, ne se vérifie guère (dans le cas de la coupe de Tharrias, notamment, il manque plus de la moitié du récipient), l'obstacle le plus sérieux réside dans l'absence, à l'intérieur de l'enclos, de tombe datant de la période comprise entre environ 670 et 600, absence que l'on aurait tort d'imputer aux perturbations anciennes et modernes, comme Young en convenait d'ailleurs à un autre endroit⁽¹³⁾.

Dans ce remplissage, en dehors de la coupe de Tharrias, on a trouvé trois autres vases à boire de types très proches mais nettement plus petits, à peu près contemporains, Agora P 6467, P 4659 et P 6466⁽¹⁴⁾. Les trois pièces restantes sont nettement moins bien conservées. Agora P 6464 (Young B 57), fragment protoattique, provient également d'un petit vase ouvert, postérieur à 650 ; P 641 (B 58) appartenait à une amphore de la seconde moitié du VII^e siècle ; enfin Agora P 4664 (B 56), fragment de paroi d'une grande amphore du VII^e siècle, porte une inscription incisée après cuisson d'interprétation difficile⁽¹⁵⁾, et qui paraît au demeurant avoir été tracée sur le tesson et non lorsque l'objet était entier. La nature des vases trouvés dans cette couche (sinon tous, du moins les skyphoi), et surtout l'inscription si caractéristique

(11) Cf. R. S. Young, 1939, fig. 1, p. 7. Sur la coupe stratigraphique *ibid.*, fig. 2, p. 8, on voit bien le mur géométrique et, reposant dessus, le remplissage, épais d'environ 30 cm et mêlé de nombreux cailloux, qui servait d'assiette au parapet en calcaire construit, à la fin du VI^e s., pour border le côté ouest du chemin.

(12) R. S. Young, 1939, p. 123 et fig. 88.

(13) R. S. Young, 1939, p. 16 : «it is possible, though *unlikely*, that such graves existed and were destroyed by the late disturbances in the area» (les italiques sont miens).

(14) Sur la fig. 2, respectivement n^{os} B 52, B 53 et B 54. On notera que, sur les sept pièces trouvées dans le remplissage, seule P 4659 (B 53) est quasiment complète.

(15) Aux lectures de R. S. Young, 1939, p. 126, il convient sans doute de préférer l'interprétation de M. Lang, 1976, p. 17.

que porte l'un d'eux, la coupe de Tharrias, permettent de penser qu'ils se trouvaient à l'origine dans un édifice servant de lieu de réunion à un groupe d'hommes. Je vais y revenir.

Agora P 7014, une autre coupe-skyphos datant de 650-640 environ (fig. 3) (16), portait, sur la lèvre, une inscription tout à fait comparable à celle de la coupe de Tharrias, avec un anthroponyme masculin au génitif (on n'en a malheureusement que la fin, $\nu\lambda\omicron$) et, dans un autre panneau réservé, le verbe être à la première personne du singulier, $\epsilon\mu\iota$, l'énoncé étant censé émaner, là encore, du récipient lui-même. Peut-être l'inscription se poursuivait-elle, avec, en position d'attribut, le substantif $\pi\omicron\tau\eta\rho\iota\omicron\nu$. Comme cependant cela ne saurait être prouvé, on verra dans l'anthroponyme le complément, non pas d'un nom, mais du verbe, au génitif qu'il est convenu d'appeler génitif d'appartenance. Et pourtant il ne s'agit pas davantage de propriété privée, mais bien encore d'usage individuel. L'inscription, de nouveau, a été commandée, puisqu'elle est peinte en vernis noir.

Ce vase a été trouvé dans un puits situé au sommet du Kolonos Agoraios, près de sa bordure orientale. Sur le plan général des fouilles de l'Agora (17), il est indiqué au moyen de la référence DH : 5. Ce puits, d'une profondeur de 16,95 m — ce qui fait de lui le plus profond des puits anciens de l'Agora — et d'un diamètre d'environ 1,90 m (peut-être, à l'origine, un puits public ?), a été rempli en une seule fois, après le milieu du VII^e siècle av. J.-C. Il ne se rattache, sur le Kolonos, à aucun édifice contemporain ; et même si une villa romaine d'un côté et un égout de l'autre ont perturbé ses environs immédiats, s'il y avait eu là un bâtiment, on en aurait retrouvé l'une ou l'autre trace.

Par ailleurs, bien que le catalogue établi par Young soit sélectif (18), il permet de constater la proportion écrasante de la vaisselle de banquet dans le matériel du puits (au moins 85% des pièces cataloguées, dont presque 50% de coupes, skyphoi, bols et plats). Ce genre de vaisselle, et en cette quantité, implique comme lieu d'affectation un édifice d'une certaine taille. On l'a dit, aucune trace d'un tel bâtiment n'a été retrouvée sur le Kolonos. La seule construction du VII^e siècle dans toute la zone de l'Agora, c'est, en dehors du mur d'enceinte de l'enclos aux tombes, le bâtiment A (fig. 4) (19). Rappelons que la coupe de Tharrias a été trouvée tout près de là. Sans doute avait-elle échappé, avec les autres pièces contemporaines que l'on a retrouvées dans la même couche, au nettoyage systématique qui a rempli le puits. Ce nettoyage, il faut le faire porter sur le bâtiment A, depuis lequel il est très facile d'atteindre le sommet du Kolonos (et donc le puits DH : 5) ; à cet endroit, la dénivellation est peu importante et s'étage en petites terrasses qui rendent la progression aisée.

(16) R. S. Young, 1939, C 39, p. 151-152 et fig. 107, p. 151 ; E. T. H. Brann, 1962, n° 132, p. 47 et pl. 8, et n° 511, p. 89 et pl. 31 ; L. H. Jeffery, 1990, p. 76, n° 5d ; J. D. Beazley, 1986, p. 7 et pl. 7.1 ; H. R. Immerwahr, 1990, n° 13, p. 9, et fig. 10, pl. 2. Hauteur 8,5 cm ; diamètre de l'ouverture 15 cm. Manquent les deux anses et la plus grande partie de la vasque.

(17) Plan pour la période 1100-600, signé J. T. et H. A. (1961), entre autres dans E. T. H. Brann, 1962, pl. 45 ; J. M. Camp, 1986, fig. 11, p. 28 ; *Agora Guide* (1990), fig. 2, p. 21.

(18) Le remplissage du puits constitue le groupe C de R. S. Young, 1939, p. 139-194. L'auteur se contente de mentionner — sans en commenter la présence — les quelques fragments antérieurs à ce remplissage du VII^e s. ; il s'agit d'un petit fragment de «minyen» gris (qui s'est probablement infiltré depuis une couche archéologique déjà ancienne, perturbée par le creusement du puits), d'une vingtaine de tessons protogéométriques (ils pourraient correspondre à la période d'utilisation du puits) et d'un autre fragment seul de son espèce, datant du géométrique ancien (illustrant encore la phase d'utilisation, ou déjà une phase d'abandon avant le comblement). Par ailleurs, si l'on peut croire Young lorsqu'il dit (p. 139) présenter une collection représentative du dépôt du puits, il n'en est pas moins gênant de voir le même nombre d'entrées de catalogue (huit) alloué, d'un côté, à des petites coupes non vernies dont le nombre total, dans le puits, est estimé à plus de 90 et, de l'autre, aux figurines, qui se trouvent dès lors intégralement représentées.

(19) Fouillé et publié par H. A. Thompson, 1940, p. 3-8.

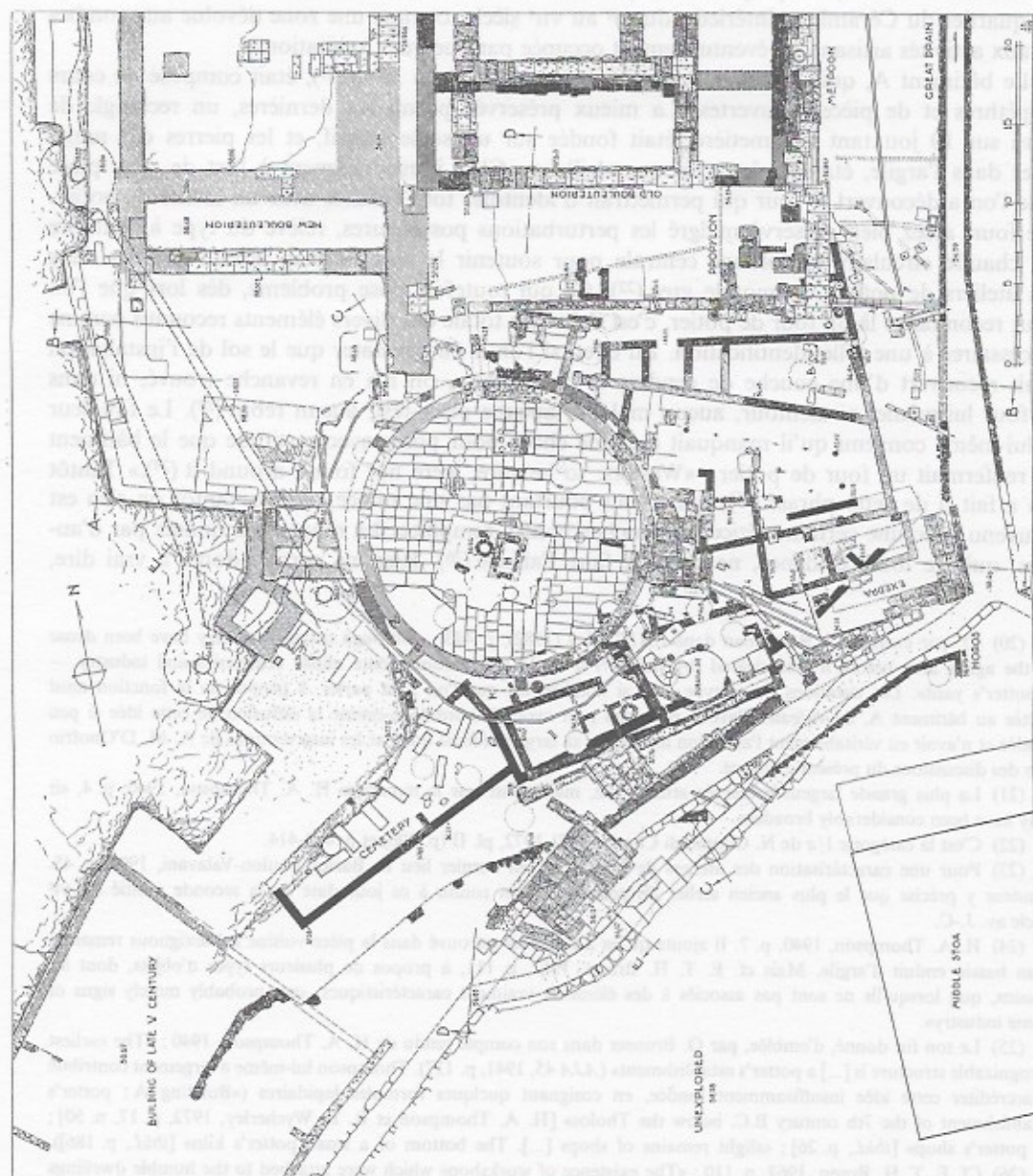


FIG. 4. — Plan, par J. Travlos, de la Tholos, de la Tholos et de ses environs (H. A. Thompson, 1940, pl. I).
En trait plein, le cimetière géométrique et le bâtiment A.

De plus en plus, lorsqu'il est question du bâtiment A dans les publications, ce dernier est présenté — sans discussion et même avec la certitude que l'on réserve d'ordinaire aux données parfaitement établies — comme un atelier de potier (20). Et les auteurs d'enchaîner sur la nature encore indéterminée, à l'époque, de ce qui allait devenir le centre civique d'Athènes, présentant ce quartier du Céramique intérieur, du XI^e au VII^e siècle, comme une zone dévolue aux tombes et aux activités artisanales, éventuellement occupée par quelques habitations.

Le bâtiment A, qui s'étendait sur une longueur d'environ 30 m (21), était composé de cours hypèthres et de pièces couvertes. La mieux préservée parmi ces dernières, un rectangle de 5 m sur 10 jouxtant le cimetière, était fondée sur un socle massif, et les pierres des murs, liées dans l'argile, étaient plus grosses qu'ailleurs. C'est immédiatement à l'est de cette pièce que l'on a découvert le four qui permettrait d'identifier tout l'édifice avec un atelier de potier. Ce four, assez bien préservé malgré les perturbations postérieures, relève du type à chambre de chauffe circulaire et colonne centrale pour soutenir la sole — bien attesté en effet dans les ateliers de potiers du monde grec (22). Ce qui toutefois pose problème, dès lors que l'on veut reconnaître là un four de potier, c'est l'absence totale des divers éléments reconnus comme nécessaires à une telle identification. En effet, si l'on a pu constater que le sol de l'installation était recouvert d'une couche de cendres et de charbon, on n'a en revanche trouvé, ni dans le four lui-même, ni alentour, aucun malcuit, aucune pièce-test, aucun rebut (23). Le fouilleur a lui-même convenu qu'il manquait quelque chose pour poser avec certitude que le bâtiment A renfermait un four de potier : «Wasters, to be sure, were not found around it (24).» Tantôt on a fait fi de cette phrase (25), qui n'était pourtant pas une mince réserve, tantôt on s'en est souvenu avec une certaine réticence, en cherchant à remplacer les rebuts manquants par d'autres, qui, de toute évidence, ne peuvent faire l'affaire (26). Rien ne permet donc, à vrai dire,

(20) Cf. par exemple J. Boardman dans *CAH* III 3 (1982), p. 443 : «although occupation may have been dense in the agora area before it was cleared (by Solon ?) it could still accommodate minor cemeteries and industry — a potter's yard». Les notations de ce type sont si nombreuses que l'on peut parler, à propos de la fonction ainsi prêtée au bâtiment A, de *vulgate*. J'avoue pour ma part avoir d'abord sous-estimé la diffusion de cette idée si peu fondée et n'avoir eu véritablement l'attention attirée sur sa large *publicité* que par les interventions de A. M. D'Onofrio lors des discussions du présent colloque.

(21) La plus grande largeur préservée atteint 6 m, mais, ainsi que le remarque H. A. Thompson, 1940, p. 4, «it may have been considerably broader».

(22) C'est la catégorie 1/a de N. Cuomo di Caprio, 1971-1972, pl. II (p. 406) et p. 410-414.

(23) Pour une caractérisation des ateliers de potiers, cf. en dernier lieu E. Baziotopoulou-Valavani, 1994, p. 45. L'auteur y précise que le plus ancien atelier de potier athénien connu à ce jour date de la seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C.

(24) H. A. Thompson, 1940, p. 7. Il ajoute qu'on a toutefois retrouvé dans la pièce voisine les «exiguous remains» d'un bassin enduit d'argile. Mais cf. E. T. H. Brann, 1962, p. 111, à propos de plusieurs types d'objets, dont les bassins, qui, lorsqu'ils ne sont pas associés à des éléments vraiment caractéristiques, «are probably merely signs of home industry».

(25) Le ton fut donné, d'emblée, par O. Bronceur dans son compte rendu de H. A. Thompson, 1940 : «The earliest recognizable structure is [...] a potter's establishments» (*AJA* 45, 1941, p. 127). Thompson lui-même a largement contribué à accréditer cette idée insuffisamment fondée, en coisignant quelques formules lapidaires («Building A : potter's establishment of the 7th century B.C. below the Tholos» [H. A. Thompson et R. E. Wycherley, 1972, p. 17, n. 50] ; «a potter's shop» [*ibid.*, p. 26] ; «slight remains of shops [...] The bottom of a small potter's kiln» [*ibid.*, p. 186]).

(26) Cf. E. T. H. Brann, 1962, p. 110 : «The existence of workshops which were attached to the humble dwellings in the Agora area can be inferred from the composition of some of the deposits and is corroborated by the finding of an actual kiln in the 7th century house.» Les dépôts en question se limitent en fait (pour le VII^e s.) à deux, S 17 : 2, rebut de potier, et R 17 : 5, puits qui *pourrait* avoir été en lien avec le même atelier. Le premier contenait en effet des pièces-tests et des ratés (*ibid.*, p. 110-111), mais, comme Brann le note elle-même, ces deux dépôts «were found on the opposite side of the Agora area» par rapport à notre four, très exactement dans l'angle sud-est de l'Agora. Ce passage de Brann, résumé dans H. A. Thompson et R. E. Wycherley, 1972, p. 17, est repris par J. M.

de voir dans le four du bâtiment A un four à céramique (un four à pain est tout aussi concevable⁽²⁷⁾), et encore moins de faire de l'ensemble de la construction un atelier de potier.

L'examen du matériel contenu dans le puits du Kolonos Agoraios, dont les datations s'échelonnent sur seulement un demi-siècle, met en évidence que ce bâtiment A possédait, jusqu'après le milieu du VI^e siècle, une vaisselle impressionnante. Mais, plus encore que son abondance, ce sont ses formes majoritaires et surtout le statut revendiqué par les deux coupes-skyphoi P 4663 et P 7014 qui distinguent le matériel céramique en usage dans le bâtiment A d'un banal équipement domestique. En outre, il est très difficile d'imaginer que l'on aurait pu installer une habitation privée aussi près d'un cimetière, qui plus est intentionnellement, puisque le premier état du mur enserrant la zone des tombes est rigoureusement contemporain de la construction du bâtiment A, vers 700. L'analyse anthropologique a prouvé qu'il s'agissait d'un cimetière familial⁽²⁸⁾, mais on ne peut pas davantage croire que l'édifice A ait constitué le lieu de résidence permanente de la famille qui enterrait là ses morts ; aucune inhumation d'adulte n'aura d'ailleurs lieu dans le cimetière après la construction du bâtiment A. Il semble donc qu'un groupe d'hommes ait décidé de se réunir là, sous la protection de quelques morts illustres, et ait érigé pour ce faire, au tournant des VIII^e et VII^e siècles, un édifice qui, comme le bâtiment F un siècle et demi plus tard, combinait sur une superficie respectable pièces couvertes et cours intérieures.

S'il n'existe pas de consensus sur la fonction à reconnaître au bâtiment F, on s'accorde du moins sur son importance dans le fonctionnement politique de la Cité⁽²⁹⁾. Construit peu après le milieu du VI^e siècle, cet édifice a été interprété par son inventeur comme le premier *prutanikos oikos*, plus tard remplacé par la Tholos⁽³⁰⁾. Mais, le système des prytanies bouleutiques remontant au mieux à Clisthène, on est arrivé à la conclusion que si le bâtiment F avait hébergé les prytanes du Conseil, cette fonction n'avait pu être la sienne qu'à partir de 508/7, voire ne l'avait jamais été⁽³¹⁾. Certains ont dès lors reconnu dans l'édifice une réalisation de Pisistrate pour son propre usage, demeure des tyrans jusqu'à leur chute⁽³²⁾.

Camp, 1986, p. 138 : «The remains of an actual pottery kiln dating to the 7th century BC were found just southeast of the Tholos, and dumps of the 7th and 6th centuries contained test pieces and wasters (misfired pieces), indicating production on the spot» ; on notera, outre l'abusif *actual* (qui ne devrait porter que sur *kiln*, et non sur *pottery kiln*), l'absence fâcheuse de localisation précise pour les dépôts du VII^e s. (une lecture rapide pourrait faire croire qu'ils sont, comme le four, situés *just southeast of the Tholos*) et l'utilisation ambiguë du mot *spot*, qui désigne ici tout le quadrilatère actuel de l'Agora.

(27) C'est l'idée que H. A. Thompson, 1940, p. 24-25, a émise pour la petite construction H, contemporaine de F. Cf. ici fig. 4.

(28) Cf. J. L. Angel, «Geometric Athenians», appendice à R. S. Young, 1939, p. 236-246.

(29) Seul Bronceur (*AJA*, 45, 1941, p. 128) voyait dans le bâtiment F le lieu d'une «private commercial enterprise», trouvant son plan «suggestively similar to that of the potters' shops in the Kerameikos at Corinth». Le plan de ce même bâtiment a pourtant pu être rapproché aussi de celui de la Regia à Rome et d'autres édifices tout aussi peu susceptibles d'avoir abrité des «entreprises commerciales privées» (Ch. Scheffer, 1990).

(30) H. A. Thompson, 1940, p. 40-44 (et p. 15-33 pour la description architecturale). Le bâtiment F est parfois désigné aussi comme «complexe FGHI», quand on renvoie à son état initial, et comme «complexe FGHIJ» quand on considère l'état de la fin du VI^e s., avec l'aile J, qui a compensé du côté sud la perte d'une autre aile, au nord-est.

(31) Cf., pour un résumé de ces débats, S. G. Miller, 1978, p. 62-65 (et notamment n. 77-78) ; l'auteur s'abstient de prendre position sur l'affectation initiale de la construction.

(32) L'hypothèse a été avancée par Thompson lui-même, dans *Agora Guide*³ (1962), p. 21 ; dans l'édition suivante (1976), p. 23, il la retirait, mais elle fut relancée par J. S. Boersma, 1970, p. 16-17, reprise par T. L. Shear, Jr. (1978, p. 6-7, puis 1994, p. 230-231) et d'une certaine manière vulgarisée par Camp, dont l'adhésion est toutefois plus réservée qu'on ne le dit généralement (J. M. Camp, 1986, p. 44-45) ; cf. également, sous la direction du même, *Agora Guide*⁴ (1990), p. 53-54, J. McK. Camp, II, 1994, p. 10, et Ch. Scheffer, 1990, notamment p. 185-186 et 190.

Tout ce que l'on peut dire, en fait, c'est que la construction «was intended for the use of official personages and their entourage» et que «in any case we can think of it as a vital element in the archeia of Athens» (33).

Le principal reproche fait à l'interprétation première de Thompson tient à ce qu'elle présuppose une continuité de fonction entre deux constructions se succédant sur un même emplacement, en l'occurrence le bâtiment F et la Tholos. On devrait donc se méfier plus encore en ce qui concerne les rapports du bâtiment A et du bâtiment F, beaucoup plus proches dans leur plan mais distants d'un siècle et demi, et séparés surtout par une période d'abandon, toute la zone semblant avoir été inoccupée pendant le dernier tiers du VII^e siècle. Pourtant nos deux coupes-skyphoi, avec l'abondant matériel associé, prouvent qu'un groupe d'hommes, dans la première moitié de ce siècle, avait pour habitude de se réunir là. Il est dès lors impossible de croire que la construction à cet endroit précis, entre 480 et 460, d'un édifice destiné à héberger les prytanes du Conseil soit l'effet d'un pur hasard. Non seulement on peut désormais s'appuyer sur l'ancienneté de l'affectation de cet endroit à des banquets d'hommes, mais encore la permanence du souvenir est-elle constatable archéologiquement : le cimetière géométrique a toujours été respecté (son mur d'enceinte a même connu une réfection à la fin du VI^e siècle), or il était impossible de connaître son existence et d'ignorer celle du bâtiment qui en s'installant là avait sacralisé cette petite nécropole. Même s'il faut supposer une redécouverte des lieux après une phase d'oblitération, il était impossible de repérer l'enclos aux tombes et de ne pas voir la pièce (appartenant au bâtiment A) qui le jouxtait immédiatement au nord-est.

Quelle qu'ait pu être donc la destination première du bâtiment F, l'édifice A du moins abritait, dans la première moitié du VI^e siècle, des repas qui préfiguraient ceux des prytanes du Conseil dans ce même secteur de l'Agora. Qu'il y ait eu retour conscient ou redécouverte, au début du VI^e siècle (34), de cette zone liée au fonctionnement institutionnel de l'Athènes aristocratique, il est clair en tout cas que l'on peut arracher cette cité à sa singularité, une nouvelle identification du bâtiment A lié au cimetière géométrique permettant de comprendre que le «caractère "artificiel"» de cette agora n'est qu'apparent et qu'elle ne semble être «une création d'ordre purement politique (35)» que pour celui qui prend l'histoire vers 600 et croit que seuls les artisans occupaient auparavant ce quartier.

On ne pourra évidemment jamais avoir de certitude sur le statut des hommes qui ont utilisé, dans cette première moitié du VI^e siècle, les vases finalement retrouvés dans le puits du Kolonos ou à quelques mètres de leur premier lieu d'affectation. Qui étaient en fin de compte Tharrias, son compagnon dont le nom finissait en -υλος et tous les autres, habitués ou occasionnels ? Si, comme je le crois, ce n'est pas par hasard que cette zone a ensuite été réinvestie et a constitué rien moins que le cœur de l'Agora et de la Cité d'Athènes tout entière, alors vers 700 déjà le centre politique se trouvait à cet endroit. Cela veut dire que nos dîneurs pourraient avoir été les archontes, ou bien ces mystérieux prytanes des naucrates que mentionne Hérodote (V, 71) à propos de l'affaire de Cylon (36). J'avoue ma préférence pour ces derniers, l'homonymie

(33) H. A. Thompson et R. E. Wycherley, 1972, p. 28.

(34) Rappelons que le bâtiment C (H. A. Thompson, 1940, p. 8-11) et très probablement aussi l'hémicycle taillé dans le flanc du Kolonos Agoraïos (H. A. Thompson et R. E. Wycherley, 1972, p. 27) datent de l'époque de Solon, témoignant d'une réoccupation de cette zone avant le règne de Pisistrate.

(35) R. Martin, 1951, p. 165, n. 4 ; cf. également *ibid.*, p. 273.

(36) Cf. notamment S. D. Lambert, 1986, spécialement p. 112 pour la caractérisation de ces prytanes des naucrates comme «the constitutional ancestors of the bouleutic prytanies», assurant la permanence du pouvoir en l'absence des archontes.

de leur titre avec celui des membres du bureau permanent de la Boulè classique pouvant permettre d'expliquer l'implantation de la Tholos à cet endroit précis.

Quoi qu'il en soit, il paraît clair en tout cas que cette zone de l'Agora voyait se dérouler, dans la première moitié du VII^e siècle déjà, des réunions d'hommes qui sans doute avaient en charge la gestion de la vie communautaire. Le cœur de l'Agora aurait ainsi commencé de battre vers 700, mais sur un rythme encore aristocratique, autour d'une pratique-clef, le banquet. Et les deux inscriptions qui en témoignent encore nous montrent que les repas de Tharrias et de ses compagnons devaient tenir à la fois du privé et du public.

Laurence Baurain-Rebillard
(Université de Metz)

Bibliographie

- ABV : Beazley, J. D., *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Oxford 1956.
- Agora Guide : *The Athenian Agora. A Guide to the Excavation and Museum* (2^e, 3^e et 4^e éditions, 1962, 1976 et 1990).
- Beazley Addenda² : *Beazley Addenda². Additional References to ABV, ARV² & Paralipomena* (compilation de T. H. Carpenter), Oxford 1989.
- Para : Beazley, J. D., *Paralipomena*, Oxford 1971.
- Baziotopoulou-Valavani, E., 1994, «Ανασκαφές σε αθηναϊκά κεραμικά εργαστήρια αρχαϊκών και κλασικών χρόνων», dans W. D. E. Coulson, O. Palagia, T. L. Shear, Jr., H. A. Shapiro et F. J. Frost (éd.), *The Archaeology of Athens and Attica under the Democracy* (Proceedings of an International Conference celebrating 2500 years since the birth of democracy in Greece, held at the American School of Classical Studies at Athens, December 4-6, 1992), Oxbow Monograph 37, p. 45-54.
- Beazley, J. D., 1986, *The Development of Attic Black-Figure²* (édition revue et corrigée par D. von Bothmer et M. B. Moore), Berkeley.
- Boersma, J. S., 1970, *Athenian Building Policy from 561/0 to 405/4 B.C.*, Groningen.
- Brann, E. T. H., 1962, *Late Geometric and Protoattic Pottery, Mid 8th to Late 7th Century B.C.*, The Athenian Agora VIII.
- Camp, J. M., 1986, *The Athenian Agora. Excavations in the Heart of Classical Athens*, Londres.
- Camp, J. McK., II, 1994, «Before Democracy : Alkmaionidai and Peisistratidai», dans W. D. E. Coulson, O. Palagia, T. L. Shear, Jr., H. A. Shapiro et F. J. Frost (éd.), *The Archaeology of Athens and Attica under the Democracy*, p. 7-12.
- Cuomo di Caprio, N., 1971-72, «Proposta di classificazione delle fornaci per ceramica e laterizi nell'area italiana, dalla preistoria a tutta l'epoca romana», *Sibrium*, 11, p. 371-464.
- Graef, B. et Langlotz, E. (éd.), 1925/1933, *Die antiken Vasen von der Akropolis zu Athen*, I/II, Berlin.
- Guarducci, M., 1967, *Epigrafia greca*, I, Rome.
- Immerwahr, H. R., 1990, *Attic Script. A Survey*, Oxford.
- Jeffery, L. H., 1990, *The Local Scripts of Archaic Greece. A Study of the Origin of the Greek Alphabet and its Development from the Eighth to the Fifth Centuries B.C.*² (édition augmentée d'un supplément de A. W. Johnston), Oxford.
- Johnston, A., 1976, «Some inscribed Sauroterres from the Akropolis», *AAA*, 9, p. 87-89.
- Kretschmer, P., 1894, *Die griechischen Vasenschriften ihrer Sprache nach untersucht*, Gütersloh (réimpression, Hildesheim-New York, 1969).
- Lambert, S. D., 1986, «Herodotus, the Cylonian Conspiracy and the πρυτανίας τῶν ναυκράρων», *Historia*, 35, p. 105-112.
- Lang, M., 1976, *Graffiti and Dipinti*, The Athenian Agora XXI.
- Martin, R., 1951, *Recherches sur l'agora grecque. Études d'histoire et d'architecture urbaines*, Paris.
- Miller, S. G., 1978, *The Prytaneion. Its Function and Architectural Form*, Berkeley-Los Angeles-Londres.
- Pease, M. Z., 1935, «The Pottery from the North Slope of the Acropolis», *Hesperia*, 4, p. 214-302.
- Rotroff, S. I. et Oakley, J. H., 1992, *Debris from a Public Dining Place in the Athenian Agora*, *Hesperia*, Supplement XXV.
- Scheffer, Ch., 1990, «Domus Regiae» — A Greek Tradition ?, *OAth*, 18, p. 185-191.
- Shear, T. L., Jr., 1978, «Tyrants and Buildings in Archaic Athens», dans W. A. P. Childs (éd.), *Athens Comes of Age. From Solon to Salamis*, Princeton, p. 1-10.

- Shear, T. L., Jr., 1994, «Ισονόμους τ' Ἀθήνας ἐπισησότητα: The Agora and the Democracy», dans W. D. E Coulson, O. Palagia, T. L. Shear, Jr., H. A. Shapiro et F. J. Frost (éd.), *The Archaeology of Athens and Attica under the Democracy*, p. 225-248.
- Sparkes, B. A. et Talcott, L., 1970, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Centuries B.C.*, The Athenian Agora XII.
- Thompson, H. A., 1940, *The Tholos of Athens and its Predecessors*, *Hesperia*, Supplement IV.
- Thompson, H. A. et Wycherley, R. E., 1972, *The Agora of Athens. The History, Shape and Uses of an Ancient City Center*, The Athenian Agora XIV.
- Young, R. S., 1939, *Late Geometric Graves and a Seventh Century Well in the Agora*, *Hesperia*, Supplement II.

Laurance Baurain-Rebillard
(Université de Metz)

Bibliographie

Beard, J. D., 1988, *The Development of the Black-Figure Vase-Painting*, Oxford 1988.

Beard, J. D., 1992, *The Athenian Agora: A Guide to the Excavations and Museum*, 2^e et 3^e édition, 1992, 1995 et 1997.

Beard, J. D., 1993, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1993.

Beard, J. D., 1994, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1994.

Beard, J. D., 1995, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1995.

Beard, J. D., 1996, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1996.

Beard, J. D., 1997, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1997.

Beard, J. D., 1998, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1998.

Beard, J. D., 1999, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 1999.

Beard, J. D., 2000, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2000.

Beard, J. D., 2001, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2001.

Beard, J. D., 2002, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2002.

Beard, J. D., 2003, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2003.

Beard, J. D., 2004, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2004.

Beard, J. D., 2005, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2005.

Beard, J. D., 2006, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2006.

Beard, J. D., 2007, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2007.

Beard, J. D., 2008, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2008.

Beard, J. D., 2009, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2009.

Beard, J. D., 2010, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2010.

Beard, J. D., 2011, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2011.

Beard, J. D., 2012, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2012.

Beard, J. D., 2013, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2013.

Beard, J. D., 2014, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2014.

Beard, J. D., 2015, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2015.

Beard, J. D., 2016, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2016.

Beard, J. D., 2017, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2017.

Beard, J. D., 2018, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2018.

Beard, J. D., 2019, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2019.

Beard, J. D., 2020, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2020.

Beard, J. D., 2021, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2021.

Beard, J. D., 2022, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2022.

Beard, J. D., 2023, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2023.

Beard, J. D., 2024, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2024.

Beard, J. D., 2025, *Athenian Pottery: A Handbook*, London 2025.